

Mesdames, Messieurs,

Chères amies, chers amis,

Au nom du Conseil administratif de la Ville de Genève, je vous souhaite une cordiale bienvenue et vous remercie de votre précieuse présence.

Je ne vous cache pas que je suis émue. Emue de voir tant de visages du cercle politique, institutionnel, associatif, mais aussi amical et familial. Tant de personnes engagées pour qui j'ai une énorme estime.

Nous sommes chacune et chacun d'entre nous un petit point formant un cercle représentant l'union, la fraternité, la sororité.

Nous sommes ce tout où chaque personne, chaque fleur, chaque goutte de pluie, chaque regard est relié. Seul cet élan collectif peut élever notre réflexion, nous ouvrir sur l'altérité, nous réconcilier avec l'humain.

Comme l'écrit si bien le poète persan Rumi :

« Nous sommes l'océan de la nuit

Emplis d'étincelles de lumières.

Nous sommes l'espace entre le poisson et la lune,

Pendant que nous sommes assis là, ensemble. »

*La Méditation de Thais* que nous venons d'écouter, jouée par le jeune virtuose violoniste Juan José Pena Aguirre, nous a plongé dans ce temps privilégié où les dilemmes transparaissent, où le mouvement nous pousse à l'introspection et à la clairvoyance. C'est dans ce cheminement lent et nécessaire que nous nous ouvrons aux autres et que nous développons cette capacité à entrer en lien.

Dans notre société qui voue un culte à l'individualisme, où la monétarisation de nos existences est courante, où la consommation devient une échappatoire, nous oublions trop souvent que toute civilisation repose avant tout sur les liens sociaux.

Cette année particulière durant laquelle j'occupe la fonction de Maire est l'occasion de s'interroger sur « ce qui nous lie », ce qui fonde notre contrat social, de quelle manière réinventer des rituels collectifs, renforcer les solidarités de proximité contre la solitude et toutes formes de précarité, développer un sentiment d'appartenance à nos quartiers, à notre Ville.

Nous vivons un moment de bascule. Plusieurs crises se sont enchaînées, sanitaire, sociale, géopolitique, climatique et peut-être même une crise du lien.

L'angoisse, la colère, la solitude, le repli sur soi, des formes de ressentiment sont palpables. La polarisation de nos sociétés, amplifiée par les réseaux sociaux, doit nous interpeller. La cohésion sociale est mise à mal par des visions confuses, antagonistes, manichéennes qui peuvent mener jusqu'à la violence.

Nous apprenons à séparer, à catégoriser dès le plus jeune âge plutôt qu'à trouver des liens, à appréhender la complexité et à faire de la nuance un mode de pensée. Il nous appartient de restaurer la confiance, valeur cardinale de notre démocratie et reconquérir le courage individuel et collectif.

Selon la philosophe Cynthia Fleury, je cite, « *si chacun prend sur soi d'être courageux, si chacun assume l'injonction, alors la cité cesse d'être ce lieu où chacun délègue à l'autre ce qu'il doit faire. Une fuite de la morale. Et la politique devient au contraire le lieu même où cesse la fuite. Et l'on pourrait même considérer que c'est là une des définitions possibles de la cité : un lieu où s'édifie, individuellement et collectivement, l'éthique, une certaine éthique de la vie (...). La cité n'est-elle pas ce lieu où le prochain n'est pas un dos mais un visage ? Susceptible de convoquer le moi que je suis et de m'aider dans mon entreprise personnelle de courage. Car si le moi fait le premier pas, la cité*

*peut dans un second temps faciliter ce pas, l'institutionnaliser davantage (...) Là où il y a courage, il n'y a pas besoin d'utopie. Ou plutôt il n'y a pas besoin d'ailleurs. (...) C'était, c'est et ce sera ici. Il n'y a pas d'autre cité. Et la loi dont l'esprit est le courage crée le lien social. »*

Il faut nous rappeler que mot crise, qui vient du grec *krisis*, désigne bien sur plan étymologique le jugement, la faculté de choisir et l'action qui présuppose ce moment décisif où l'on opère un changement profond.

Or quelle meilleure boussole que le bien commun ? Quel meilleur antidote que la volonté d'assurer une vie digne à chacune et chacun ? Quel meilleur remède que de renforcer les liens sociaux ?

Il est impératif de réaffirmer notre attachement à un destin commun, à une ville-monde – Genève – porteuse des valeurs de paix, d'égalité et de justice sociale.

Nous ne naissons pas toutes et tous avec les mêmes moyens, les mêmes opportunités. Nous ne vivons pas toutes et tous les mêmes réalités. Nous ne sommes pas dotés des mêmes capacités de résilience face aux épreuves de la vie, aux moments de transition. Cela dépend notamment des facteurs de protection que nous avons pu développer, ou non, durant la petite enfance. Même si les vertus de courage et des liens solidaires inaliénables contribuent à surmonter les souffrances.

Ces moments de transition, qui peuvent être heureux ou douloureux, empreints de beauté ou de désespoir, de force ou de vulnérabilité ponctuent notre vie. Un mariage, une maladie, la perte d'un emploi, une séparation, l'arrivée d'un enfant, un deuil, le passage à la retraite peuvent nous transformer comme nous basculer dans la précarité et des formes de vulnérabilité. Les statistiques sont implacables. A titre d'exemple, les risques de pauvreté sont bien plus

importants lorsqu'on est une famille monoparentale ou lorsqu'une personne retraitée vient de perdre son conjoint.e.

Ces événements individuels doivent être mis en perspective d'un point de vue social et économique. Les institutions ont un rôle à jouer pour accompagner les personnes dans ces moments, prévenir les éventuelles ruptures sociales.

Le département de la cohésion sociale et de la solidarité dont j'ai la charge est en lien continu de la naissance à la mort avec les habitantes et les habitants, quel que soient leur origine, leur condition sociale, leur statut. Tous les services représentent des facteurs de protection, un véritable levier en faveur de l'égalité et de la justice sociale.

En période d'instabilité, le rôle des institutions est plus que jamais nécessaire. Les prestations doivent être redéployées, élargies, repensées.



Nous l'avons vu pendant la pandémie où nous avons mis en place des actions pour répondre à l'urgence sociale alors que des files de personnes attendaient des heures pour recevoir des colis alimentaires d'une valeur de 20 francs.

Les images faisaient le tour du monde et une Ville dans la Ville était devenue visible aux yeux de toutes et tous. Des personnes sans statut légal, une majorité de femmes, qui participent à la prospérité de Genève, qui s'occupent notamment de nos enfants et de nos aînés se retrouvaient sans emploi et parfois sans logement.

Le nombre des personnes sans-abris augmenta de manière importante.

Une étude des HUG révélait une insécurité alimentaire qui touchait même certains nourrissons qui n'avaient plus accès à du lait maternisé. Une autre

étude montrait à quel point les inégalités de genre augmentaient inexorablement en période de crise.

Nous devons nous rappeler chaque jour que malgré les avancées importantes en matière d'égalité grâce à de nombreuses pionnières comme Christiane Brunner, Micheline Calmy-Rey, Ruth Dreifuss, Liliane Maury-Pasquier et Anne-Marie von Arx, il n'en demeure pas moins que les préjugés ont la vie dure, que les stéréotypes et les discriminations restent omniprésentes et que les inégalités salariales n'appartiennent toujours pas au passé.

Faire avancer l'égalité, c'est aussi revaloriser toutes ces professions du soin (protection, éducation préscolaire, parascolaire, infirmière, soin aux personnes

âgées, etc.), exercées en majorité par des femmes et qui ont été systématiquement mal reconnues. Or, on reconnaît une société qui va bien notamment par sa capacité à prendre soin des personnes qui prennent soin et qui permettent d'offrir une vie digne à ses citoyennes et citoyens.

Les Villes progressistes sont souvent les derniers remparts contre les inégalités, contre certaines politiques d'austérité fédérale comme la politique migratoire (loi fédérale sur les étrangers et l'intégration, asile, régularisation des sans-papiers, conditions de naturalisation, participation droit de vote et d'éligibilité), la politique familiale (un rapport de l'Unicef en 2019 place la Suisse en dernière place des pays européens puisque notre pays n'investit par exemple que 0,1% de son PIB en faveur de la petite enfance) ou encore la

politique de la santé (avec des primes d'assurance-maladie qui augmentent année par année).

Les Villes représentent le premier maillon politique de la vie sociale et économique.

Les défis sont nombreux : vieillissement de la population, augmentation des personnes au seuil de la pauvreté, augmentation annuelle des effectifs scolaires et parascolaires, besoins importants en institutions de la petite enfance, désertification des centres villes, disparition de petits commerces et leur diversité au profit de chaînes internationales ou magasins franchisés, phénomènes de gentrification, effritement du tissu social urbain, sauvegarde de lieux culturels indépendants et budget de fonctionnement des grandes

institutions culturelles, écologie urbaine et efficacité énergétique, transition numérique.

Or, nous avons le pouvoir d'agir, de mettre en œuvre des politiques de proximité efficaces, grâce à des services publics forts et engagés.

Originaire de La Chaux-de-Fonds, ville industrielle où tout est rythmé en fonction des manufactures horlogères, j'y ai forgé mon engagement en ancrant en moi les mots que Jean Jaurès y avait prononcés en 1907 :

« Il faut l'effort lent et continu pour triompher ! Cependant la victoire est certaine, parce qu'il serait monstrueux et inadmissible que l'humanité ait pu

concevoir un idéal de justice et qu'elle soit incapable de le réaliser. Cette faillite humaine ne se réalisera pas ! ».

Membre du Parlement des jeunes chaux-de-fonnier, Députée au Grand Conseil neuchâtelois puis Conseillère municipale en Ville de Genève avant d'accéder au Conseil administratif en 2020, j'ai rencontré des personnalités qui ont marqué mon parcours.

Je pense en particulier à Didier Berberat, ancien Conseiller aux Etats, ancien Conseiller national et ancien Président de la Ville de La Chaux-de-Fonds. A Charles Beer, ancien Conseiller d'Etat genevois grâce à qui j'ai énormément appris. Et à Franceline Dupenloup, féministe et ancienne responsable de l'égalité à l'Etat de Genève. Une vraie chance d'avoir pu rencontrer et côtoyer

de près de telles personnes, qui ont inspiré mon parcours et à qui j'aimerais rendre hommage aujourd'hui.

Genève est l'autre facette de mon identité, celle que j'ai choisie. Ville des droits humains, où 190 nationalités se côtoient, elle est un exemple d'ouverture et de diversité. Son histoire a fait d'elle une Cité porteuse de valeurs qui me sont chères où les Conventions de Genève ont été signées.

Cette année, nous célébrons le centenaire de la Déclaration de Genève rédigée par Eglantyne Jebb, une femme pionnière, qui avait été invisibilisée de l'histoire comme la plupart des femmes, et qui a inscrit le fait que les enfants sont des sujets à part entière. Ce texte inspirera la Convention relative aux droits des enfants. Plusieurs événements sont prévus en lien avec ces droits et en particulier sur les questions de protection, d'inclusion et de participation.

Hormis La Chaux-de-Fonds et Genève, mes racines sont également grecques. Or, j'aimerais rappeler que Genève a été un des centres du philhellénisme au XIXème siècle.

Lorsque, en mars 1821, les Grecs se révoltèrent contre la domination de l'Empire ottoman, un comité philhellénique a rapidement vu le jour à Genève, et cela alors que les gouvernements de la Sainte Alliance étaient très réticents à intervenir en faveur de la Grèce.

Parmi ces philhellènes de la première heure et parmi les plus importantes et importants figuraient Anna et Jean-Gabriel Eynard, amis de Ioánnis Kapodístrias, qui a soutenu la cause de l'indépendance grecque alors qu'il s'était réfugié à Genève, et qui a aussi été le gouverneur du premier Etat grec



indépendant. Il faut relever qu'il a joué également un rôle prépondérant dans la réorganisation institutionnelle de la Suisse et l'affirmation du principe de neutralité, notamment avec Charles Pictet de Rochemont.

Jean-Gabriel Eynard a coordonné les comités philhelléniques en Europe et financé l'insurrection grecque par des dons personnels et des collectes de fonds en Europe.

L'association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard entretient encore aujourd'hui la mémoire philhellénique, favorise les échanges culturels entre Genève et la Grèce et valorise la culture grecque antique et moderne dans notre Cité. J'espère que nous pourrons inaugurer bientôt le buste de Kapodistria aux côtés de celui de Jean-Gabriel Eynard.

Pour terminer, si vous me le permettez, j'aimerais exprimer ici la joie qui est la mienne de vous voir toutes et tous ici rassemblés et vous témoigner ma reconnaissance.

J'aimerais remercier en particulier les équipes du Département de la cohésion sociale et de la solidarité, et faire une dédicace spéciale à Edouard Martin, Manuelle Pasquali de Weck et Guillaume Zufferey pour leur engagement sans faille depuis mon entrée en fonction. Remercier aussi les nombreux services municipaux transversaux, les collaborateurs.trices du Palais Eynard, la Musique municipale, la Compagnie Zanco et le violoniste Juan José Pena Aguirre.

Enfin, je souhaite dire « merci » à mes parents, mon frère et mes enfants pour leur soutien indéfectible et pour la force, le courage et l'amour qu'ils me donnent depuis toujours.

*Waltz by the river*, qui va être interprété par Juan José Pena Aguirre, est une musique de la compositrice grecque contemporaine Eleni Karaïndrou que j'aime particulièrement. Ce morceau a été écrit pour le film de Théo Angelopoulos *Poussière du temps* dans lequel joue notamment l'acteur suisse Bruno Ganz, Michele Piccoli et Irène Jacob. Nous plongeons dans cet univers où les frontières géographiques et mentales sont interrogées, où plane les fantômes du XXe siècle. La lenteur de temps retrace alors nos mémoires collectives.

Alors que le contexte est désespéré marqué par la montée du fascisme et des régimes totalitaires, le poète Giannis Ritsos écrit à mon sens sa plus belle œuvre *Symphonie du Printemps*, écrite en 1938, un véritable hymne au courage, à la vie et ce qui nous lie. Je terminerai par ses mots :

« Mes chers semblables  
Comment pouvez-vous  
Vous courber encore ?  
Comment pouvez-vous  
Ne pas sourire ?  
Ouvrez les fenêtres.  
Le monde respandit  
Infatigable.  
Qu'il soit regardé ».